CRITIQUES, festivals. LES SABLES D’OLONNE, 3èmes Classiques de la Villa Charlotte (les 12 et 13 sept 2025). Fanny Clamagirand, Sergio Pires, Miguel da Silva, Johan Farjot, Raphaël Feuillâtre…

Récemment labellisée « ville d’art et d’histoire », Les Sables d’Olonne investissent avec raison dans la valorisation de leur riche patrimoine ; un patrimoine et une âme que l’on aurait tort de réduire à sa seule activité de station balnéaire, uniquement façonnée comme escale triomphale du Vendée Globe et par sa position de ville côtière…historiquement, les Sables d’Olonne sont aussi un haut lieu de musique classique.

L’air marin, le plein air océanique aura aussi attiré

les grands compositeurs tels Saint-Saëns [présence avérée en 1911] ou Gabriel Fauré, deux immenses tempéraments créateurs dont la violoniste premier prix du conservatoire de Paris, Charlotte Vormèse fut la muse, et qui posséda la fameuse Villa en bord de chenal, à partir de 1906 (et jusqu'à sa mort en 1938). C'est dans son salon, à la belle saison, que la violoniste invitait musiciens et compositeurs (les deux précédents ou encore Benjamin Godard récemment ressuscité, parmi les compositeurs romantiques français), jouant leur musique, en patronne des arts et de la musique.

La VILLA CHARLOTTE
Joyau belle époque du littoral vendéen, ressuscite un âge d'or de la musique de chambre



Fanny Clamagirand et Sergio Pires sont chaleureusement applaudi, à l’issue de la création d’ A HYMN TO THE MORNING, nouvelle pièce pour violon et clarinette de Johan Farjot (qui acclame les deux interprètes à droite) © classiquenews 2025



Aujourd'hui la ville des Sables d'Olonne entend restaurer et redonner à cette maison d'artiste en bord de mer, tout son lustre. À l'initiative de Charlotte, les cycles de concerts se succèdent, faisant de la Baie sablaise, un foyer d'intense rayonnement musical. Le Festival de septembre en témoigne aujourd'hui : sa 3ème édition en 2025 rappelle avec éclat l'essor de la musique de chambre à la Villa baptisée depuis lors « Villa Charlotte », – belvédère exceptionnel pour suivre le long du chenal, les champions du Vendée Globe, lors de leur couronnement populaire.

VENDREDI 12 SEPTEMBRE 2025… Le premier concert de notre séjour 2025 (vendredi 12 sept) met en avant le piano et le violon dans un programme équilibré qui permet entre autres, d'écouter le trop rare **» Prélude, choral et fugue » de César Franck** : triptyque hautement spirituel et pièce majeure du génie liégeois de l'orgue. Ce sommet pianistique qui est sa première partition pour le piano (il est âgé de plus de 60 ans alors), dévoile un savoir unique qui fusionne de façon magistrale son principe d'écriture cyclique et un remarquable hommage à Bach, en particulier dans la conception d'un art exceptionnel de l'architecture, des combinaisons simultanées et en miroir, la fugue étant le sommet de cette vision combinatoire. Le pianiste **Jean-Paul Gasparian** favorise surtout la puissance et les effets de contrastes, le souffle romantique au risque d'escamoter la subtilité des fondus comme les modelés si raffinés du Prélude… Malgré son engagement indiscutable, on regrette le manque de mystère, les vertiges et le sentiment de sidération hallucinée, dans le choral comme dans la fugue. Même cette dernière à travers l'enchevêtrement ahurissant des

thèmes et des grilles harmoniques, manque de folie comme de souffle délirant. Dans sa première pièce pour piano, Franck a édifié une cathédrale inouïe qui profite de sa science comme organiste chevronné. La lecture de Gasparian en délimite la structure démesurée des plans sans en exprimer cependant toute la richesse expressive ni les vertiges et aspirations poétiques voire mystiques.

La Sonate pour violon et piano n°1 en la majeur de Gabriel Fauré (1875) est plus connue, plus jouée et tout à fait représentative de cette tendresse passionnée qui avec la propre Sonate de Franck, ont largement inspiré Proust dans l'évocation de sa fameuse Sonate de Vinteuil.

Dès l'émergence de la première phrase du violon, d'une tendresse intense, la droiture égale, inflexible de l'archet de **Fanny Clamagirand**, son ardente vision écartent toute effusion molle ; la tension continue de la main droite, trace un sillon aussi lumineux que puissant porté par la houle superbement flexible du piano. L'esprit du voyage [thème de cette édition] à travers les nombreux récitals et concerts de musique de chambre, ressuscite la vitalité et la diversité artistique à l'époque de Charlotte Vormèse au début du XXème siècle. Fanny Clamagirand redonne vie à la figure brillante et très engagée de la violoniste dont l'activité de soliste virtuose fut en définitive très proche de celle de Marie Tayau (créatrice de la Sonate en 1877 salle Pleyel, avec Fauré au piano).

SAMEDI 12 SEPTEMBRE

Ce chambrisme ardent se réactive au cours de la 2è journée où pas moins de **3 concerts sont au programme : à 11h30, 16h30 et 19h3**0. Le festivalier emprunte le bac (« la passeur ») pour rejoindre la rive du quartier de la Chaume (et la salle des fêtes) car plutôt qu'un concert-ballade en plein air (originellement programmé), le temps incertain, plutôt venteux

et pluvieux, impose le repli dans un lieu abrité…
Des deux premiers concerts c'est surtout le 2ème à 16h30, où brille la finesse expressive du guitariste français né à Djibouti en 1996, **Raphaël Feuillâtre**, déjà bien connu (entre autres pour ses transcriptions) et dont le talent lui a valu d'être enregistré sous étiquette Deutsche Grammophon. La virtuosité croise une finesse expressive exceptionnelle chez Gounod, Bach, Albéniz (Torre Bermeja), Llobet Soles (« la Folia » d'après Sor), en particulier Barrios Mangore (redoutable triptyque « La Catedral »). Enfin le feu digital et une pyrotechnie magistrale se réalisent sans limites dans le bis signé Roland Dyens, où le flux digital et la compréhension intime de la partition si contrastée, produisent un embrasement continu qui semble improvisé.

Le programme va crescendo ensuite, en particulier lors du concert du soir à 19h30 (salle « la Gargamoëlle »), dont le programme met aussi la création à l'honneur : l'alliance entre œuvres du répertoire et pièce inédites, – en l'occurrence commande du festival, attestent de la continuité de vision entre la violoniste établie dans sa demeure sablaise, et aujourd'hui Fanny Clamagirand. D'abord, les 5 des 8 pièces de **Max Bruch** composée en 1910 pour son fils clarinettiste particulièrement doué, et d'un caractère très brahmsien : autour du clarinettiste Sergio Pires, d'une remarquable éloquence, la violoncelliste (Margarita Balanas) et le pianiste (Matan Porat) tout en écoute et partage optimal, expriment la grande séduction de pièces aussi fines qu'expressives.



CRÉATION… Puis c’est la création d’un duo clarinette / violon, nouvelle partition du compositeur Johan Farjot : « A Hymn to the Morning ». L’œuvre malgré l’intimisme déclaré inspiré d’un poème de la poétesse américaine du XVIIIè, Phillis Wheatley, qui fut esclave, expose à nu le timbre des deux instruments, leurs parties respectives réalisant un dialogue en réalité très dramatique, de réponses alternées et de séquences en fusion. Très inspiré par les auteurs américains en particulier les minimalistes, et aussi Copland qu’il cite lors de sa courte présentation de l’œuvre, Johan Farjot a écrit un morceau assez court (7mn) dont le flux ininterrompu façonne un précipice musical (à partir de l’ostinato du violon) qui emporte dès lors, le chant des deux instruments requis, dont les timbres s’accordent admirablement. Comme deux solitudes conjointes, les deux acteurs (Fanny Clamagirand et Sergio Pires) synthétisent et prolongent à la fois, la puissance lumineuse et tragique du texte, la vision d’une aube avortée, portant ses espérances et aussi la pleine conscience d’une existence sacrifiée. Avant l’écoute de la partition en première mondiale, Alain Duault, qui présente chaque grand concert, a pu lire l’intégralité du poème source, permettant aux auditeurs de mesurer toute la richesse d’une prose enivrée et grave dont on comprend qu’elle a pu ainsi inspirer le compositeur français.

La soirée s’achève avec le Quintette pour clarinette et cordes opus 115 de Brahms, somptueuse partition compose a l’été 1891, entre autres pour l’excellent clarinettiste Richard Mühlfeld [et pour son ami le violoniste Joseph Joachim]. Le finale avec ses variations libres, élégantes, en est l’apogée ; sommet d’une architecture prodigieuse qui fusionne pudeur élégiaque et expressivité passionnelle. L’Adagio déploie cette ardeur amoureuse, souple et voluptueuse que porte l’irrésistible cantilène de la clarinette laquelle après une activité centrale quasi rhapsodique, finit par s’unir avec délices à la

tendresse nostalgique du premier violon… Fanny Clamagirand et Sergio Pires ressuscitent cette entente miraculeuse et le dialogue portés à la création par Mühlfeld et Joachim. Ce soir exprimant aussi l'activité captivante des cordes, 3 autres complices assurent la pleine réussite de l'approche : Mira Foron (violon II), Margarita Balanas (violoncelle) et Miguel da Silva (alto), sans omettre l'excellent Matan Porat (piano). L'engagement des 6 interprètes défend avec une compréhension profonde et intuitive la force poétique de l'œuvre, sa cohérence organique, sa vitalité enveloppante qui en fait grâce à la couleur spécifique de la clarinette (sa fusion exaltante avec les cordes), un irrésistible Notturno.

Rien ne présageait un tel programme de musique de chambre aussi brillamment défendu, aussi excellemment conçu. Les Classiques de la Villa Charlotte aux Sables d'Olonne sont désormais un rendez vous incontournable dans l'agenda hexagonal : la promesse de sessions musicales enthousiasmantes, d'autant plus convaincantes que l'année prochaine, la 4è édition (septembre 2026), se déroulera dans les espaces dévolus aux concerts, dans l'enceinte de la Villa enfin restaurée et apte à recevoir les événements culturels qu'en son temps, Charlotte Vormèse eut à cœur de défendre dans sa demeure balnéaire du bord de mer. Le rendez-vous est d'ores et déjà pris (programmation 2026 à venir sur Classiquenews).



A l’issue du concert Bruch, Johan Farjot (tout à fait à droite), Brahms, Fanny Clamagirand remercie tous les musiciens présents au soir du sam 13 sept 2025

_____

CRITIQUES, festivals. SABLES D’OLONNE, 4èmes Classiques de la Villa Charlotte (les 12 et 13 sept 2025). Fanny Clamagirand, Sergio Pires, Miguel da Silva, Johan Farjot, Raphaël Feuillâtre… photos © classiquenews 2025



CRITIQUE, concert. MONTPELLIER, Opéra Comédie, les 12 et 13 septembre 2025. RUOTSALAINEN / ELGAR / KHATCHATOURIAN. Orchestre National Montpellier Occitanie, Nemanja Radulovic (violon), Anna Rakitina (direction)

La Saison 2025-2026 de l'Opéra Orchestre National Montpellier Occitanie (OONMO) s'annonce des plus ambitieuses et éclectiques. Sous l'impulsion de sa directrice générale et artistique, Valérie Chevalier, et de son directeur musical, Roderick Cox, cette nouvelle édition se veut résolument inclusive, diversifiée et innovante, mêlant chefs-d'œuvre classiques, créations contemporaines et découvertes transculturelles. La programmation, décrite comme une « *mosaïque de voix et d'univers musicaux*« , vise à jeter des ponts entre les arts, les continents et les générations, tout en s'exportant hors des murs traditionnels pour toucher un public toujours plus large en Occitanie et au-delà. C'est dans cet esprit d'ouverture et d'émerveillement que s'inscrit le concert d'ouverture, ces vendredi 12 et samedi 13 septembre, qui a réuni des artistes de renommée internationale – dont l'incontournable violoniste Serbe Nemanja Radulovic ! – autour d'un programme audacieux et émotionnellement riche.

La soirée a débuté avec une œuvre captivante de la compositrice finlandaise **Johanna Ruotsalainen** : « *Magic Simon* », une pièce écrite pour orchestre de chambre qui a immédiatement su captiver l'auditoire. Ruotsalainen, dont le travail explore souvent les frontières entre les disciplines artistiques et les sonorités expérimentales, a offert une composition à la fois minimaliste et évocatrice, jouant sur les textures, les silences et les contrastes dynamiques pour créer une atmosphère presque hypnotique. Sous la direction précise et inspirée de la jeune cheffe Russe **Anna Rakitina**, l'**Orchestre National Montpellier Occitanie** a restitué toute la

profondeur de cette œuvre, mettant en valeur les jeux de timbres et les nuances subtiles qui caractérisent le style de Ruotsalainen. Une entrée en matière audacieuse qui a parfaitement illustré l'engagement de l'institution en faveur de la création contemporaine.

Le programme s'est poursuivi avec un chef-d'œuvre intemporel de la musique anglaise : les *Variations sur un thème original* (dites *Enigma*), op. 36, d'**Edward Elgar**. Cette suite de quatorze variations, chacune dédiée à un proche du compositeur, est un véritable tour de force orchestral, alliant introspection, humour et grandeur symphonique. Anna Rakitina a fait preuve d'une maîtrise impressionnante de cette architecture complexe, guidant l'orchestre avec une énergie contagieuse et une sensibilité remarquable. Des moments clés (comme la variation *Nimrod*) ont été portés par une intensité émotionnelle rare, tandis que les passages plus légers (comme la variation *Troyte*) ont été joués avec une verve et une précision rythmique exemplaires. L'orchestre a brillé par sa cohésion et sa capacité à restituer toute la richesse des couleurs et des ambiances propres à chaque variation.



Après l’entracte, place à l’œuvre phare de la soirée : le *Concerto pour violon en ré mineur* d’**Aram Khatchatourian**. Dédié à David Oistrakh, ce *concerto* est célèbre pour ses mélodies envoûtantes, ses rythmes dansants et son orchestration colorée, inspirée des folklores arménien et caucasien. Dès les premières notes, le violoniste star Nemanja Radulovic a embrasé la salle de son jeu passionné et virtuose. Son interprétation alliait une technique impeccable à une expressivité bouleversante, des passages lyriques du mouvement lent aux finales endiablés où sa dextérité a laissé le public sans voix. Radulovic, grand habitué de la maison montpelliéraine, a une fois de plus prouvé son affinité avec cette œuvre exigeante, porté par un orchestre vibrant et une direction attentive d’Anna Rakitina, qui a su équilibrer parfaitement *soli* et *tutti.*

Le succès rencontré par la soirée tient aussi à la complémentarité évidente entre les deux artistes invités.

Nemanja Radulovic, dont la carrière internationale n'est plus à faire, a montré une fois de plus pourquoi il est considéré comme l'un des plus grands violonistes de sa génération : son engagement physique, son son puissant et charnu, et sa capacité à connecter avec le public en font un interprète hors pair. De son côté, la jeune cheffe **Anna Rakitina** a impressionné par sa maturité et sa précision, dirigeant avec une autorité naturelle et une clarté de geste qui ont permis à l'orchestre de s'épanouir pleinement dans des répertoires pourtant très différents. Leur collaboration a été particulièrement palpable dans le *concerto* de Khatchatourian, où la complicité entre le soliste et l'orchestre a porté l'œuvre à des sommets d'intensité. Et comble de bonheur – pour un public déjà conquis ! -, Nemanja Radulovic a offert en *bis* un moment de pure grâce avec la *Méditation de Thaïs*, extrait de l'opéra éponyme de **Jules Massenet**. Pièce courte mais intensément lyrique, elle a été jouée avec une délicatesse et une sensibilité rares : chaque phrase était modelée avec soin, le son du violon semblant flotter dans l'air comme une voix céleste. Un instant de silence méditatif a suivi la dernière note, avant que la salle n'explose en applaudissements nourris et prolongés.

Vivement la suite de cette saison 25/26 – où la diversité des répertoires et la qualité des interprètes continueront, à n'en pas douter, de surprendre et d'émouvoir !…

CRITIQUE, concert. MONTPELLIER, Opéra Comédie, les 12 et 13 septembre 2025. RUOTSALAINEN / ELGAR / KHATCHATOURIAN. Orchestre National Montpellier Occitanie, Nemanja Radulovic (violon), Anna Rakintina (direction). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu et OOONM

CRITIQUE, festival. 46ème PIANO AUX JACOBINS (Cloître des Jacobins), le 11 septembre 2025. CHOPIN, SCHUMANN, RAVEL, LISZT. Nelson GOERNER (piano)

Au 46e festival « *Piano aux Jacobins*« , Nelson Goerner propose un concert d'une très belle conception. Il aborde la *Fantaisie en fa mineur op. 49* de Frédéric Chopin dans un *tempo* retenu. Le poids d'un son plein et riche permet une avancée lente dans cette page complexe et finalement peu interprétée en concert. D'emblée on est frappé par les couleurs multiples et les nuances savantes que le pianiste argentin met dans son jeu. Un certain poids semble habiter le jeu, un sérieux, une douleur sourde. Le contraste avec le chant plus aigu et plus lumineux est très intéressant. Le chant éperdu et étincelant en contraste constant avec le sombre tapis si riche harmoniquement. Le dialogue est savamment entretenu et l'œuvre avance assez douloureusement puis s'éclaire pour le final. Cette interprétation est très construite et complexe. Très éloignée de la version

discographique de Bruno Rigutto que je connais bien et qui est plus solaire et équilibrée.

Avec beaucoup de cohérence le grand pianiste poursuit avec la *Fantaisie en do majeur op.17* de **Robert Schumann**. Il construit une magnifique interprétation en structurant chacun des trois mouvements et la totalité de la *Fantaisie*. Les humeurs variées, la passion amoureuse, le désir puissant, la désolation, puis le retour de l'espoir tout est magnifiquement coloré et nuancé par ce poète-pianiste. Les phrasés sont absolument superbes sans rien céder à l'extraordinaire richesse harmonique. Cette interprétation semble livrer toutes les beautés et les richesses de l'œuvre. La puissance expressive de ce piano magnifique laisse un sentiment d'avoir rencontré la beauté absolue et une intelligence interprétative superlative.

Après l'entracte, Nelson Goerner propose une lecture très analytique et très colorée des *Valses nobles et sentimentales* de *Maurice Ravel*. Le toucher change et les couleurs sont zénithales sans ombre portée. La précision rythmique et les phrasés élégants font mouche. La spécificité toute française de ces valses, leur capacité à s'encanailler presque donnent un chic fou au jeu de pianiste. Et il n'est pas avare de moments d'un humour très délicat.

Puis il nous est proposé trois pièces de **Franz Liszt** correspondant à des danses de plus en plus virtuoses et rythmiquement complexes. La *Valse oubliée n°2* a un côté suranné et un quelque chose de décalé absolument savoureux. L'*Etude « La leggierezza »* est vaporeuse à souhait puis la *Sixième Rhapsodie hongroise* a une puissance tellurique qui culmine sur une virtuosité apocalyptique avec tous ses plans superposés. La grandeur des moyens du pianistes nous submerge mais surtout la richesse musicale de ses interprétations toutes très abouties stylistiquement. C'est vraiment un art du

piano suprême. Nelson Goerner fait partie des plus grands pianistes du moment. Il a offert un somptueux récital à Piano aux Jacobins. Le public lui fait fête et avec un amour partagé de la musique il offre trois *bis* plus superbes les uns que les autres. Voilà un très grand récital qui aurait mérité une diffusion radiophonique mais France Musique présente la veille avait déjà plié bagage, dommage vraiment.

_____

CRITIQUE, festival. 46ème PIANO AUX JACOBINS (Cloître des Jacobins), le 11 septembre 2025. CHOPIN, SCHUMANN, RAVEL, LISZT. Nelson GOERNER (piano). Crédit photo (c) Bubert Stoecklin

---

CRITIQUE, opéra. MONACO, Théâtre du Fort Antoine, le 12 septembre 2025. « Mateo » de Martin Palmieri. F. Alibert, M. Lécroart, C.

Bonnet, R. Mathieu… Ensemble « Ad libitum », Carlos Branca (mise en scène), Martin Palmieri (direction)

Hier soir 12 septembre , dans la douce chaleur d'une fin d'été, les amateurs d'opéra de Monaco se sont pris par la main et, abandonnant leur chemin habituel de la Salle Garnier, ont gravi les innombrables marches du petit Théâtre (de plein air) du Fort Antoine. Là-haut, sous un ciel de velours, ils ont assisté à *Mateo*, un opéra-tango de Martín Palmieri, venu de Buenos Aires pour diriger lui-même l'Ensemble *Ad Libitum*.

Durant une heure et demie, le *tango* coula dans la nuit, chaloupé, syncopé, avec ses contretemps qui mordent, ses brusques passages du majeur au mineur, ses septièmes et ses neuvièmes qui caressent les oreilles, avec, aussi, les ruptures sèches de ses phrases musicales et ses silences lourds de sens. Les plaintes du bandonéon se mêlaient aux soupirs du violon et aux accents de la contrebasse. C'était ce *tango* qu'on aime – celui qui fait tanguer les cœurs, qui serre les gorges et qui met plein d'imagination dans les jambes. Ce *tango*-ci était celui du compositeur fort inspiré **Martin Palmier**i. On a l'impression que, chez lui, il suffit d'ouvrir un robinet et que le *tango* coule à flot. C'est lui qui, naguère, a composé la *Misatango* qui a fait le tour du monde après avoir été jouée devant le pape François.

Ce soir, l'opéra n'était pas un opéra, mais plutôt une

zarzuela : l'histoire se déroule dans un monde misérable où le père, cocher de son état, vire dans la délinquance pour nourrir sa famille. L'un de ses fils veut devenir boxeur, l'autre chauffeur d'automobile, tandis que la fille compte user de sa séduction. Mateo, le cheval du père, meurt, renversé par une automobile. Choc des civilisations ! Sanglots du *tango*…

Dans ce spectacle agréablement mis en scène par **Carlos Branca**, le chanteur **Fabrice Alibert** fut le roi et le triomphateur de la soirée : le rôle du père semblait écrit pour lui. À ses côtés évoluait une troupe fine et diverse : **Matthieu Lécroart**, dans un rôle diabolique ; **Rémy Mathieu**, brillant ténor que l'on sait porté dans sa carrière par les ailes de l'opérette ; **Diego Godoy**, dont la voix rugueuse collait au pavé du *tango* ; **Simona Caressa,** dont le nom-même qualifie le velours de sa voix, **Charlotte Bonnet**, dont l'élégant soprano contrastait avec la noirceur de la pièce.

Le chœur eut belle tenue, conduit par un chef qui a la cote sur la Côte d'Azur… et ailleurs : **Stéphane Nicolay**. Quant à l'Ensemble instrumental *Ad libitum*, d'où montaient notamment le chant tourmenté de la bandonéoniste **Carmela Delagao** et les arpèges lumineux de la pianiste **Katherina Nikitine**, on n'a que du bien à dire de lui.

Tandis que Mateo le cheval était à terre, le public, à la fin, était lui debout. Il ne boudait pas son plaisir… et il avait bien raison !

CRITIQUE, opéra. MONACO, Théâtre Antoine, le 12 septembre 2025. « Mateo » de Martin Palmieri. F. Alibert, M. Lécroart, C. Bonnet, R. Mathieu… Ensemble Ad libitum, Carlos Branca (mise en scène), Martin Palmieri (direction). Crédit

photographique (c) Philippe Fitte

CRITIQUE, festival. TOULOUSE, 46eme PIANO AUX JACOBINS (Cloître des Jacobins), le 10 septembre 2025. BACH, SCHUBERT, STRAVINSKI, GERSHWIN… Clayton STEPHENSON (piano)

Le jeune pianiste américain **Clayton Stephenson** vient offrir son premier concert en France à **Piano aux Jacobins**. Sa formation purement américaine lui confère une grande confiance et une énergie généreuse.

Il débute son récital par le Choral « *Jésus que ma joie demeure* » de **J. S. Bach** arrangé par Myra Hesse. Son jeu est généreux, la clarté des lignes de mélodies est admirablement lisible. L'équilibre entre les deux mains semble parfait. Le *rubato* est romantique et les nuances sont marquées. Il ne se dégage pourtant rien de très personnel dans ce jeu assez

retenu et lisse. Puis la série des *Quatre Impromptus Op.90* de **Franz Schubert** va permettre au pianiste de mettre en valeur un piano athlétique et virtuose. Les nuances sont très marquées, les rythmes très tendus et les couleurs restent toujours très lumineuses. Il n'y a ni ombres ni couleurs variées dans ce piano. Pas de mélancolie non plus. Le bonheur est constant dans le jeu et l'attitude du pianiste. Même le t*roisième Impromptu* qui peut être si habité reste ici très extérieur.

Dans les trois mouvements de *Petrouchka* d'**Igor Stravinsky** le piano est encore plus sonore et brillant. Le rythme est sauvage et les nuances extrêmes, parfois les *fortissimi* sont au bord de la saturation du son dans la salle capitulaire. Puis l'arrangement de **Keith Jarrett** de *Over the Rainbow* apporte un peu de calme. Pour finir c'est dans la *Rhapsodie in Blue* de **Georges Gershwin** que le pianiste américain confirme ses qualités rythmiques et sa virtuosité infaillible. Il semble prendre un envol puissant que rien ne pourrait arrêter. Ce récital enchaîné sans véritable pause impressionne le public qui applaudit généreusement. Très souriant et heureux le pianiste américain donne volontiers deux bis de *jazz.*

Très éclectique, le programme de **Clayton Stephenson** n'a pas permis de déterminer le répertoire à privilégier. C'est tout le temps le même piano brillant, virtuose et athlétique qui se manifeste dans tous les répertoires abordés. Voilà un jeune pianiste américain âgé de 26 ans aux grands moyens spectaculaires. Il lui reste à affiner une musicalité plus européenne pour le répertoire romantique…

CRITIQUE, festival. TOULOUSE, 46emes PIANO AUX JACOBINS (Cloître des Jacobins), le 10 septembre 2025. BACH, SCHUBERT, STRAVINSKI, GERSHWIN… Clayton STEPHENSON (piano). Crédit Photo (c) Thierry d'Argoubet

CRITIQUE, festival. LYON, 21ème Biennale de la Danse de Lyon (TNP), le 10 septembre 2025. Eszter SALAMON : « MONUMENT 0.10: The Living Monument » (par la Compagnie nationale de danse contemporaine de Norvège)

Après le triptyque féminin composée par De Keersmaeker / Dassy / Andreou (en collaboration avec l'Opéra de Lyon), c'est au TNP de Villeurbanne que se poursuit la 21e Biennale de la Danse de Lyon, avec la dernière pièce (« *MONUMENT 0.10*: *The Living Monument*«) de la singulière chorégraphe et artiste visuelle Hongroise Eszter Salamon. Basée entre Berlin et Paris, elle explore depuis 2014 une série de travaux intitulée « *MONUMENT* », interrogeant la notion de monument comme espace de résistance à l'oubli et à l'exclusion. Cette série, composée d'œuvres numérotées en dessous du seuil de 1, se conçoit comme une anti-mémoire : non pas une célébration

figée du passé, mais une réactivation poétique et critique de l'histoire à travers le corps, la voix et l'imaginaire. Ses monuments sont temporels, performatifs et émancipateurs, refusant l'amnésie collective en tissant des liens entre passé, présent et futur. Par exemple, *"MONUMENT 0 : Hanté par les guerres (1913-2013)"* revisite les danses de résistance de zones conflictuelles , tandis que *"MONUMENT 0.5 : Le Monument Valeska Gert"* réinvente l'héritage d'une artiste avant-gardiste oubliée.

La Série « *MONUMENT* » par Eszter Salamon : une Archéologie Chorégraphique

Salamon aborde le monument comme un processus dynamique en déconstruisant les récits dominants ; en puisant dans des archives marginalisées (danses folkloriques, voix opprimées, artistes méconnus), elle crée des narrations trans-historiques où la fiction complète les lacunes de l'histoire. Les performeurs deviennent des médiums transformant traces et fragments en paysages sensoriels, où le mouvement et la voix fusionnent pour incarner des mémoires multiples. Contrairement aux monuments traditionnels, qui fossilisent l'histoire, ses œuvres sont des espaces ouverts où le public est invité à imaginer et à ressentir, plutôt qu'à commémorer.

Créée en 2022 avec la **Compagnie nationale norvégienne de danse contemporaine** (*Carte Blanche*), cette pièce plonge le public dans un univers onirique où la couleur, le mouvement ralenti et la musique de **Carmen Villain** génèrent une expérience méditative unique. Le spectacle déploie une série de 11 tableaux vibrants, chacun dominé par une couleur spécifique.

Ces paysages chromatiques évoluent lentement, passant du noir profond à des teintes vives, créant une progression hypnotique qui invite à la introspection.

Les corps des danseurs, couverts de textiles scintillants, de cuir et de masques, se fondent avec des objets et des tissus pour former des sculptures vivantes. Ces formes hybrides (végétales, minérales ou anthropomorphiques) semblent issues de rituels futurs ou de civilisations disparues. La chorégraphie, basée sur une extrême lenteur, défie la perception du temps. Les gestes microscopiques des performeurs—frôlements, contractions infimes—créent une musique interne où le silence et le bruissement des matériaux deviennent partition.

La compositrice norvégienne Carmen Villain tisse une bande-son immersive mêlant chants, sons naturels et instruments acoustiques. Inspirée de traditions musicales diverses (comme le folklore nordique ou les compositions d'Eivør Pálsdóttir), sa musique amplifie l'aspect sensoriel des tableaux, guidant le public entre rêve et cauchemar. Les voix des danseurs, tantôt murmurées, tantôt chantées, ajoutent une dimension polyphonique qui évoque des mémoires collectives enfouies.

Salamon applique ici le principe de recyclage artistique : les matériaux (tissus, voix, gestes) sont sans cesse réutilisés et reconfigurés pour former de nouveaux environnements. Cette approche éco-responsable symbolise la capacité de la mémoire à se transformer sans s'épuiser. Le monument devient ainsi un organisme vivant, en perpétuelle régénération.

En fusionnant danse, arts visuels et musique, Salamon offre une expérience sensorielle qui questionne notre rapport au temps, à l'histoire et à la mémoire. Dans un monde accéléré, cette œuvre rappelle que la résistance peut aussi être poétique – et que les monuments les plus durables sont ceux qui respirent, changent et nous enlacent dans leur étreinte vibrante…

La **21e Biennale de Danse de Lyon** se poursuit **jusqu'au 28 septembre** dans toute l'agglomération lyonnaise : plus d'info ici !



CRITIQUE, festival. LYON, 21e Biennale de Danse de Lyon (TNP de Villeurbanne), le 10 septembre 2025. Eszter SALAMON : « *MONUMENT 0.10: The Living Monument* » (par la Compagnie nationale de danse contemporaine de Norvège). Crédit photographique (c) Droits Réservés

CRITIQUE, festival. LYON, 21ème Biennale de Danse de Lyon (Opéra de Lyon), le 9 septembre 2025. « Nuits transfigurées » par Anne Teresa De Keersmaeker / Mercedes Dassy et Katerina Andreou – par le Ballet de l'Opéra de Lyon

La Biennale de Danse de Lyon est l'un des festivals de danse les plus prestigieux au monde, attirant chaque année des artistes et des spectateurs venus des quatre coins de la planète. Fondée en 1984, cet événement majeur célèbre sa 21e édition en 2025, sous la direction artistique de Tiago Guedes (ancien directeur artistique du *Teatro Rivoli* de Porto). Guedes, chorégraphe et danseur portugais reconnu pour son approche innovante et inclusive, insuffle un vent de

renouveau à cette édition, mêlant performances audacieuses, diversité culturelle et explorations chorégraphiques profondes. Au cœur de cette Biennale, l'Opéra de Lyon présente un programme exceptionnel (du 7 au 13 septembre 2025) : "*Nuits transfigurées*" (une coproduction entre la Biennale de la Danse et l'Opéra de Lyon). Ce triptyque réunit le Ballet de l'Opéra de Lyon et trois chorégraphes aux univers distincts mais complémentaires – Anne Teresa De Keersmaeker, Mercedes Dassy et Katerina Andreou -, chacune offrant une interprétation unique de la nuit, entre passion, utopie et énergie brute.

Anne Teresa De Keersmaeker, figure emblématique de la danse contemporaine, revisite sa pièce ***Verklärte Nacht*** (« *Nuit transfigurée* »), inspirée de la partition musicale d'Arnold Schönberg et du poème de Richard Dehmel. Créée à l'origine en 1995 comme une pièce de groupe, cette version est ici condensée en un duo intense, où les corps des danseurs – **Amanda Lana** et **Jeshua Costa** – deviennent le reflet des émotions les plus profondes : amour, trahison et rédemption. La musique romantique de Schönberg, diffusée par des enceintes, guide les mouvements précis et expressifs des interprètes, créant une atmosphère à la fois intime et dramatique. Les *crescendi* musicaux se traduisent par des enlacements et des séparations, symbolisant la confession d'une femme à son amant è une grossesse issue d'un autre homme – et la transformation de leur relation sous la lumière lunaire. La chorégraphie, minimaliste mais puissante, révèle l'essence même de la nuit : un espace où les passions se déchaînent et les corps se transfigurent.



Après un précipité, c’est au tour de **Mercedes Dassy**, artiste bruxelloise engagée, de présenter ***Deepstaria bienvenue***, créé en 2020 pour le Ballet de l’Opéra de Lyon, cette fois avec les 5 danseurs/danseuses (**Yuya Aoki, Tyler Galster, Alejandro Vargas, Anna Romanova** et **Roylan Ramos**). Cette pièce plonge le public dans une réflexion sur l’utopie et les incertitudes de l’avenir. Dassy, connue pour son travail à la croisée de l’intime et du politique, utilise ici une gestuelle hybride – parfois hypnotique, parfois frénétique – pour explorer les notions de résilience et de métamorphose. La scène, baignée d’une lumière tamisée conçue par **Rudy Parra**, devient un laboratoire où le corps se déconstruit et se reconstruit, questionnant nos repères identitaires. La musique de **Jean-Pierre Barbier** ajoute une dimension sensorielle, mêlant voix et sons électroniques pour créer une ambiance quasi onirique. *Deepstaria bienvenue* est une invitation à embrasser l’inconnu, à trouver la beauté dans le chaos, et à imaginer un futur où

les normes sont brouillées.



Pour clore le *triptyque*, **Katerina Andreou** offre une expérience électrisante avec *WE NEED SILENCE*, une pièce collective basée sur son solo *BSTRD*. Andreou, associée au Centre Chorégraphique National de Caen, puise dans la culture *house* et les *samples* musicaux pour créer une œuvre où le son et le mouvement fusionnent dans une énergie *raw* et pulsative. Les danseurs du **Ballet de l'Opéra de Lyon**, vêtus de costumes minimalistes, évoluent sur un plateau illuminé par les lumières de **Yannick Fouassier**, tandis qu'une bande-son – composée par **Andreou** elle-même et **Éric Yvelin** – envahit l'espace, avec un mélange de basses continues et de fragments rythmiques. Le titre, *WE NEED SILENCE*, est ironique : loin du calme, la pièce sature les sens pour mieux révéler ce que nous ne voyons ou n'entendons plus dans notre quotidien. C'est une plongée dans

la nuit comme espace de libération, où la danse devient un acte de résistance et de célébration.

Le triptyque ***Nuits transfigurées*** résume à lui seul l'esprit de cette **21ème Biennale de la Danse de Lyon** : audacieux, diversifié et profondément humain. Sous l'impulsion de **Tiago Guedes,** le festival continue de repousser les limites de la danse contemporaine, offrant aux spectateurs des expériences qui marquent les corps et les esprits. Ne manquez pas les événements à venir (jusqu'au 28 septembre), cette 21e édition s'annonçant déjà comme particulièrement excitante !

CRITIQUE, festival de Danse. LYON, 21e Biennale de Danse de Lyon (Opéra de Lyon), le 9 septembre 2025. Anne Teresa De Keersmaeker + Mercedes Dassy + Katerina Andreou : « Nuits transfigurées » par le Ballet de l'Opéra de Lyon. Crédit photographique (c) Marc Domage

---

CRITIQUE, festival. ANGLET, 35e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Théâtre Quintaou), le 7 septembre

2025. Maud LE PLADEC : « Static Shot » / Marco FERREIRA DA SILVA : « A Folia » (par le CCN-Ballet de Lorraine)

Après les remarquables pièces de Thierry Malandain et de Martin Harriague – présentées lors des deux premiers jours de la 35e édition du festival "*Le Temps d'aimer la Danse*", la soirée du 7 septembre au Théâtre Quintaou d'Anglet (Scène nationale du Sud-Aquitain) s'annonçait comme un moment-phare. Et le spectacle n'a pas déçu : porté par le CCN-Ballet de Lorraine, il a offert un diptyque explosif, mêlant l'intellectualité poétique de Maud Le Pladec et l'énergie tribale de Marco da Silva Ferreira.

Maud Le Pladec, directrice du **CCN-Ballet de Lorraine** et chorégraphe *star* de la cérémonie d'ouverture des JO de Paris 2024, présentait ***Static Shot***, une pièce qui porte la marque de son expérience olympique. On y retrouve cette ambition de grande envergure, cette capacité à orchestrer le mouvement comme une force collective tout en y insufflant une sensibilité minutieuse. Le Pladec joue avec les dynamiques de groupe, où les corps s'assemblent et se disloquent dans des formations tantôt géométriques, tantôt organiques. La gestuelle, précise et électrique, évoque à la fois la rigueur classique et les ruptures contemporaines. On devine l'influence de son travail avec des artistes comme Okwui

Okpokwasili ou son exploration des musiques minimalistes, bien que dans *Static Shot*, c’est le silence et la respiration des danseurs qui rythment l’espace avant que n’intervienne une bande-son pulsée.

Comme lors de la cérémonie sur la Seine, Le Pladec célèbre l’inclusion et la diversité des esthétiques. Ici, pas de pompons ou de décors surchargés, mais une pureté chorégraphique qui souligne la puissance du corps en mouvement. On perçoit aussi la trace des épreuves traversées : sa blessure à la hanche pendant les préparatifs des JO semble avoir influencé certaines séquences où la fragilité et la résistance physique deviennent métaphores de la création artistique. Les jeux de lumière sculptent les corps des danseurs du Ballet de Lorraine, créant des tableaux vivants où chaque instant est à la fois suspendu et dynamique. La pièce se clôt sur une image forte : un *solo* hypnotique, comme un écho aux défis surmontés et aux rêves réalisés.



Si *Static Shot* avait captivé par son intelligence chorégraphique, ***A Folia*** emporte carrément le public dans un tourbillon d'énergie pure. **Marco da Silva Ferreira**, chorégraphe portugais au parcours aussi atypique que fascinant (ancien nageur devenu danseur autodidacte), signe ici une œuvre magistrale, littéralement renversante. L'œuvre s'inspire de la *Folia*, tradition portugaise du XVe siècle associée aux rituels de fertilité, où danse et musique célèbrent la subversion et la communion collective. Da Silva Ferreira y puise pour créer une rencontre entre les danses historiques et les cultures urbaines actuelles. Sur une musique hypnotique de **Luis Pestana**, qui remixe *La Folia* de Corelli en y injectant des *beats* électroniques profonds, les danseurs du Ballet de Lorraine se transforment en une communauté en transe.

La pièce est portée par une rythmique implacable : les pieds frappent le sol, les torsions des corps évoquent autant les danses traditionnelles que le *krump* ou le *voguing*. Da Silva Ferreira, qui ne craint pas le conflit et aime à chorégraphier la friction, crée ici une tension palpable entre l'individu et le groupe, entre la tradition et la rébellion. Les danseurs, en état de grâce, semblent possédés par la musique, et le public est embarqué dans cette folie collective. Les costumes d'**Aleksandar Protic**, à la fois anciens et modernes, et les lumières de **Teresa Antunes** plongent le spectateur dans une atmosphère quasi ritualiste. C'est jouissif, envoûtant, et viscéral – à tel point que la frontière entre scène et salle semble disparaître lors de l'apothéose finale.

La soirée du 7 septembre restera ainsi comme l'une des grandes réussites de cette 35e édition du festival « *Le Temps d'Aimer la Danse* ». Le triomphe debout qui a salué les artistes était amplement mérité. Preuve que la danse, dans toutes ses formes, reste un langage universel capable de nous rassembler et de nous élever. Vivement la suite du festival !

CRITIQUE, festival. ANGLET, 35e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Théâtre Quintaou), le 7 septembre 2025. Maud LE PLADEC : « Static Shot » / Marco FERREIRA DA SILVA : « A Folia » (par le CCN-Ballet de Lorraine). crédit photographique © Laurent Philippe

---

CRITIQUE, Concert. Philharmonie de Paris, le 7 septembre 2025. ROSSINI / VERDI : Chœurs et Ouvertures. Orchestre et Chœur de la Scala de Milan, Riccardo Chailly (direction)

L'ouverture de la saison par les *Prem's* a continué ce dimanche 7 septembre à la Philharmonie de Paris (voir notre article du 3/9 avec le *Gewandhaus* de Leipzig dirigé par Andris Nelsons). Empruntant le système des *Proms* de Londres, ces concerts

proposent 700 places debout à prix très réduit sur l'ensemble du parterre. Également à l'image de concerts de *pop/rock* dans les stades, cette formule attire beaucoup de jeunes. Nous tenons à applaudir cette initiative de la Philharmonie qui permet de faire rayonner l'art de la musique classique auprès des jeunes, élargissant l'accès non seulement à la culture mais à ce que la culture à de meilleur à donner sur le plan de la musique classique. Mais venons-en à l'événement du jour…

Riccardo Chailly, mythique chef milanais, vient à Paris interpréter avec son **Orchestre et Chœur de la Scala de Milan** les plus belles pages de deux grands maîtres de l'opéra italien : **Verdi** et **Rossini** ! Et cette unité absolue tient ses promesses d'émotion et de jouissance. Les célèbres *ouvertures* de Rossini sont entendues comme on voudrait qu'elles le soient toujours : une version qui ne peut pas faire débat ! Le chef et l'orchestre les connaissent par cœur, tout cela leur est parfaitement naturel. Le public des *Prem's* applaudit à tout rompre ces tubes qui méritent de l'être. 200 ans après leur création, il est beau de voir que ces pièces continuent de nous enthousiasmer et de nous rendre heureux aux larmes. Si on peut comparer l'Orchestre Philharmonique de Berlin à la meilleure des voitures de courses, l'Orchestre de La Scala est quant à lui un cheval. De course ou de spectacle équestre, il se différencie par son humanité, sa vie intérieure, sa fragilité, son élégance, une âme à nulle autre pareille. Riccardo Chailly en est le cavalier délicat. Il fait faire figures et tours de piste à l'orchestre sans jamais tirer sur le mors, toujours avec une souplesse qui transpire la bienveillance.

Ce programme mettait d'autant plus en valeur l'orchestre qu'il

regorgeait de *soli* pour tous les instruments. On ressent très clairement que cet orchestre écoute depuis toujours les plus belles voix du monde. Alors, chaque musicien, à son tour, chante, fait chanter son instrument. Il n’est pas un motif musical, que ce soit en *solo* ou en *tutti* qui ne paraisse chanté ; comme si chaque ligne mélodique avait un texte propre, fait de consonnes et de voyelles, et porteur d’un sens véritable.



À propos de chant, le chœur se fait, comme souvent chez Verdi, la voix du peuple. Un peuple très nombreux (une centaine de choristes !), fervent, tantôt joyeux, belliqueux et surtout patriote. S’ils chantent presque tous dans leur langue maternelle, la diction n’est cependant pas toujours précise. Mais pour une fois cela n’a pas d’importance. Un humanité hors norme pour nos oreilles trop policées se dégage de cette masse

chantante, éblouissante de justesse (de sens et de diapason), et rythmiquement en place comme on l'entend rarement sur les scènes d'opéra.

Maestro Chailly donne à cet ensemble de musiciens une unité dont il fait savamment varier les couleurs. Il est un maître de la nuance comme on en rencontre peu, de l'orchestre en général, et des pupitres en particulier – de manière à faire apparaître clairement mais sans vulgarité telle ou telle ligne musicale.

Nous tenons à remercier encore une fois la Philharmonie de Paris de proposer toujours de nouvelles formes de concert pour donner accès au meilleur du meilleur de la musique classique à tous. La résonance de cette musique populaire que sont les *chœurs* et *ouvertures* de Verdi et Rossini, que nos arrières grands-parents appelaient « grande musique », dans cette configuration, est une très émouvante réussite, et sûrement la clé du salut de notre art.

CRITIQUE, Concert. Philharmonie de Paris, le 7 septembre 2025. ROSSINI / VERDI : Chœurs et Ouvertures. Orchestre et Chœur de la Scala de Milan, Riccardo Chailly (direction). Crédit photographique. Crédit photo © Antoine Benoît-Godet / Cheese

CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 35e festival « Le Temps d’aimer la Danse » (Gare du Midi), le 6 septembre 2025. Thierry MALANDAIN : « La Chambre d’amour » (par le Malandain Ballet Biarritz)

Le festival « *Le Temps d’Aimer la Danse* » à Biarritz célèbre sa 35e édition (du 5 au 15 septembre 2025), affirmant une fois de plus son engagement pour une danse généreuse, plurielle et engagée. Cette année, l’événement revêt une signification particulière : il s’agit de l’avant-dernière édition dirigée par Thierry Malandain, figure emblématique de la chorégraphie française et fondateur du CCN Malandain Ballet Biarritz. Le festival, connu pour son ouverture aux esthétiques diverses (des grands ballets aux danses urbaines) et son ancrage territorial (du Pays Basque au Béarn), propose une programmation qui mêle créations audacieuses et hommages à l’héritage chorégraphique. C’est dans ce contexte que s’inscrit le spectacle « *La Chambre d’amour* », pièce mythique de Thierry Malandain ,revisitée 25 ans après sa création originale.

Créée en 2000, « *La Chambre d'amour* » fut le premier ballet chorégraphié par **Thierry Malandain** pour sa compagnie à Biarritz. Pour cette 35e édition, le public a eu le privilège d'assister à une reprise spéciale présentée à la **Gare du Midi**, lieu historique de sa création. Cette œuvre, inspirée d'une légende basque tragique, raconte l'histoire de deux amants, Ura et Ederra (Eau et Beauté), emportés par l'océan alors qu'ils s'aimaient passionnément dans une grotte côtière. Le thème, universel et intemporel, résonne avec force dans cette nouvelle version, où Malandain explore avec subtilité la tension entre l'amour éphémère et la puissance destructrice de la nature.

Les modifications apportées – nouvelles lumières, costumes et scénographie – offrent une expérience visuelle et émotionnelle profondément renouvelée. Les éclairages de **François Menou** soulignent avec poésie les corps des 22 danseurs, tandis que les costumes de **Jorge Gallardo** évoquent à la fois la tradition basque et une modernité aérienne. La musique originale de **Peio Çabalette**, mêlant compositions contemporaines et références à Maurice Ravel, enrichit la narration d'une dimension sonore envoûtante, tantôt douce, tantôt tumultueuse comme l'océan qui inspire la légende.



La **Compagnie Malandain Ballet Biarritz** livre une interprétation remarquable, alliant technique classique exigeante et expressivité contemporaine. Les danseurs, portés par une énergie collective palpable, incarnent avec grâce et intensité les tourments des amants maudits. Les mouvements, tantôt fluides et enlacés, tantôt saccadés et dramatiques, traduisent parfaitement la dualité entre passion et fatalité. « *La Chambre d'amour* » n'est pas seulement un spectacle : c'est un héritage vivant, un pont entre le passé et l'avenir de la danse. Alors que Malandain clôt bientôt un chapitre magnifique, cette reprise offre au public un moment d'émotion pure et rappelle que la danse, comme l'amour, est une affaire de passion et d'éternité.

Car cette édition 2025 marque un tournant pour le festival et le CCN Malandain Ballet Biarritz. Thierry Malandain, après avoir porté la compagnie au rang de référence internationale, passera la main dans quelques mois à **Martin Harriague**, nommé directeur du CNN de Biarritz (et donc du festival) à partir du 1er janvier 2027. Harriague, chorégraphe et danseur basque,

incarne une nouvelle génération d’artistes polyvalents (scénographe, compositeur, danseur) et promet d’inscrire le CCN dans une « *tension féconde entre exigence artistique et ouverture populaire*« . Preuve de cette relève dynamique, une de ses pièces était présentée en parallèle et au même moment au Théâtre du Casino de Biarritz (nous y reviendrons demain…), annonçant déjà une programmation future audacieuse et inclusive !

CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 35e festival « Le Temps d’aimer la Danse » (Gare du Midi), le 6 septembre 2025. Thierry MALANDAIN : « La Chambre d’amour » par le Malandain Ballet Biarritz. Crédit photographique. Crédit photographique © Stéphane Bellocq